

## Adélie, la sirène des terres de glace

Depuis toujours, les sirènes sont chargées de protéger la nature. À l'École des sirènes, elles apprennent à connaître toutes les plantes qui ornent les fonds marins, les langues de toutes les espèces, ainsi que l'histoire des hommes. Fortes de ces connaissances, à la fin de leurs études, elles ont la possibilité de choisir l'océan ou les mers qu'elles ont pour mission de protéger.

Adélie avait toujours admiré les paysages enneigés et les aurores australes. Ainsi donc, elle choisit d'aller vivre dans ces eaux bordées d'immenses étendues de glace que l'on trouve au pôle Sud. La neige s'y étend à perte de vue et seuls les manchots empereurs et les phoques habitent ces terres inhospitalières.

Depuis qu'Adélie avait fait le choix de son royaume, elle avait rarement vu un homme s'aventurer dans ces territoires hostiles à la navigation.

En effet, les icebergs y sont si tranchants qu'ils peuvent aisément percer la coque des bateaux, que celle-ci soit en bois ou même en acier.

Un jour de décembre 1908, alors qu'elle confectionnait sa combinaison d'hiver avec de longues algues vertes, Adélie vit arriver un jeune phoque épuisé et un curieux poisson-licorne. Elle aida le phoque à se hisser sur son îlot de glace maigrement ensoleillé par l'été austral. Il s'appelait Thomas et son compagnon Gérard, le narval. Il lui raconta leur terrible épopée à travers l'océan Atlantique pour échapper à la chasse aux phoques qui sévissait au pôle Nord.

Très vite, Thomas et Adélie devinrent inséparables. Cette belle amitié réchauffait le cœur d'Adélie qui savait que même en vivant dans un royaume de glace, elle serait toujours heureuse grâce à cette amitié. Durant les nuits d'été, en décembre, elle avait l'habitude de s'étendre avec Thomas sur de petits icebergs à la dérive pour aller admirer ces « voiles » de couleurs que l'on appelle dans l'hémisphère Sud « aurores australes » et qui enflamment le ciel durant des nuits entières.

La légende raconte qu'il s'agit de l'esprit des sirènes qui veille sur les leurs. En dehors de ces spectacles nocturnes, Adélie et Thomas n'avaient pas le temps de s'ennuyer. Pour se réchauffer durant les périodes de grands froids, ils aimaient beaucoup organiser des fêtes. À cette occasion,

les manchots faisaient des concours de claquettes pendant que les phoques battaient le rythme de leurs nageoires. Adélie organisait également des épreuves sportives : les manchots étaient très rapides en ski grâce à leurs grandes pattes, mais les phoques les devançaient nettement en luge. Thomas, lui, excellait en waterpolo, un sport qu'il avait ramené du nord et qu'il avait appris aux autres animaux de la banquise. Quant aux quelques oiseaux qui peuplaient par endroits la banquise, ils avaient l'habitude d'organiser une grande chorale avant la remise des prix.

La vie sur la banquise était ainsi douce et chacun vivait en paix avec son voisin. Pourtant, un matin, le calme de la banquise fut troublé.

Thomas et Adélie étaient en train de faire de la luge quand ils aperçurent à l'horizon des formes noires et indistinctes. Bientôt, ils virent se dessiner les contours nets de plusieurs bateaux qui, quelques heures plus tard, accostaient sur la banquise. Des hommes en sortirent avec de lourdes caisses. Ils étaient tous différents.

Il y en avait des blonds dont la peau était aussi blanche que la neige, mais également des bruns à la peau mate. Certains avaient des moustaches soigneusement entretenues là où d'autres n'avaient que des favoris. Adélie avait toujours été très studieuse et connaissait parfaitement sa géographie et son histoire terrestre. Elle n'eut ainsi aucun mal à reconnaître les Anglais, les Français, les Russes, les Norvégiens et les Espagnols.

En les écoutant (car elle avait aussi étudié les langues terrestres), Adélie comprit que chacun prétendait avoir découvert en premier ces territoires et revendiquait sa souveraineté sur la banquise. Les Norvégiens et les Espagnols haussèrent le ton. Ils sortirent de leurs malles des cartes et des listes de navigateurs qui, affirmaient-ils, étaient les premiers à avoir aperçu la banquise. Les Français et les Russes ne furent pas longtemps en reste, ajoutant d'autres noms à la liste des navigateurs.

Adélie était restée jusque-là silencieuse, mais dans la mesure où les hommes s'emportaient, elle décida de nager jusqu'à eux pour les calmer. Ils levèrent les yeux dans sa direction lorsqu'elle se présenta et qu'elle s'enquit du motif de leur visite. Mais aussitôt, ils repartirent dans leurs discussions. Cependant, l'un d'entre eux, un Français, mit ses lunettes pour venir l'observer de plus près. Tout d'un coup, il sortit de son anorak un carnet et commença à la dessiner. Il lui expliqua qu'ainsi, elle pourrait figurer dans sa prochaine encyclopédie. De plus, il lui demanda son nom puis, en se levant, lui dit : « Eh bien, nous appellerons ton bout du pôle Sud : la terre Adélie ». Pendant ce temps, les autres s'employaient à se partager la banquise en cinq. Les scientifiques aux lunettes rondes, compas et mètres à la main, marquèrent des traits rouges comme le sang, sur les belles étendues de neige. Le ton montait parfois entre eux. Les Russes prétendaient que les Anglais leur volaient quelques centimètres de banquise. C'était peut-être parce qu'ils marchaient à gauche, contrairement à tous les autres.

Adélie et Thomas ne savaient que penser des nouveaux « arrivants ».

Pour l'instant, ils agissaient dans un but strictement scientifique, mais leurs manières de faire n'étaient pas des plus délicates. Adélie et Thomas se rassuraient, sachant bien que les codes de politesse pouvaient varier d'un bout à l'autre de la planète. Le sourire, par exemple, peut signifier la joie comme la colère en fonction du pays où l'on se trouve.

Ils décidèrent donc d'observer les hommes. Si les scientifiques prenaient mille précautions pour observer la banquise, les autres hommes semblaient au contraire sans vergogne. Quelques-uns commencèrent à découper des morceaux de banquise pour les ramener en souvenir à leurs familles, d'autres volaient les œufs des manchots. En quelques jours, la banquise fut recouverte de campements de différents pays, séparés par des bandes rouges. Scientifiques et militaires, dès qu'ils croisaient leurs voisins, leur lançaient des boules de neige sur la figure et certains, même, en venaient aux mains. Adélie et Thomas comprirent alors qu'il fallait agir vite pour éviter d'être envahis.

Ils attendirent la nuit, appelèrent leur ami Gérard, le narval, pour les aider à isoler les parties de la banquise où se trouvaient les hommes. Avec sa longue corne, il put cisailier celle-ci en quelques instants. Avec l'aide d'autres phoques et de manchots, ils emmenèrent ces îlots au large.

Le matin, lorsque les hommes se réveillèrent, ils furent pris de panique. Où étaient leurs bateaux ? Comment allaient-ils faire pour survivre sans provisions ?

Alors, Adélie prit la parole et leur expliqua calmement qu'ils ne pouvaient pas venir revendiquer la souveraineté de ces terres. Que diraient-ils si Adélie et Thomas faisaient de même et venaient découper des morceaux de leurs pays en souvenir ? Les hommes baissèrent honteusement la tête en confessant qu'ils ne s'étaient pas très bien comportés. Adélie accepta néanmoins que les scientifiques pussent rester sur la banquise, à condition que l'exploitation des ressources et les activités militaires y soient formellement interdites. Pour témoigner de leur bonne foi, les hommes signèrent une convention qui rendit obligatoire la protection de la faune et de la flore des terres de glace.

Alors, Adélie et Thomas ramenèrent les petits îlots de glace vers la banquise, mais les scientifiques eurent un peu de mal à les recoller comme des pièces de puzzle. Quelques bateaux repartirent aussitôt pour faire signer la convention par l'Organisation des Hommes Unis. Thomas partit avec eux, car il voulait également défendre la cause des phoques et interdire définitivement leur chasse. Quant à Adélie, elle supervisa scrupuleusement l'installation d'une base scientifique en veillant à ce que cette dernière demeurât respectueuse de l'environnement et de toutes les habitudes de vie des rares habitants de ces contrées.

Et il en est ainsi depuis, car Adélie, la sirène des terres de glace, continue de veiller sur le royaume qu'elle a décidé de protéger.

## Noä, la sirène du Pacifique

Au milieu de l'océan Pacifique, Noä, la sirène-musicienne, assurait la protection des très nombreuses plantes et créatures marines de l'archipel dont elle était la gardienne. Elle le faisait en musique car, depuis toujours, Noä était passionnée par cet art. À l'École des sirènes, elle avait d'ailleurs toujours eu les meilleures notes en chant et en solfège. Excellente musicienne, elle aimait jouer du pü, ce long et grand coquillage dans lequel il faut souffler pour obtenir de jolies mélodies.

Lorsqu'elle commençait à jouer, les poissons-perroquets la rejoignaient et formaient une chorale autour d'elle.

Dans ces îles protégées par des barrières de corail, la mer était toujours douce et calme. Les habitants aimaient ainsi faire leur sieste dans leurs pirogues,

bercés par le doux clapotis de la mer et, lorsqu'ils avaient la chance de la croiser, par la belle musique de Noä.

Dans ces îles, les hommes connaissent depuis toujours l'existence des sirènes car elles sont nombreuses à vivre dans les lagons dont l'eau est si pure et si claire. Les hommes de ces rivages ont ainsi une relation particulière avec la mer, mais également avec la nature et tous les êtres vivants. Cela est lié à leur coutume qui veut qu'une sirène leur attribue un tåura, c'est-à-dire un esprit protecteur, afin de les accompagner tout au long de leur vie. Les anciens racontent là-bas que nos tåuras sont les membres de notre famille qui, à leur mort, prennent les traits de fleurs, de poissons ou même de dauphins, pour continuer à veiller sur ceux qu'ils aiment. Il est, par exemple, bien connu que les tåuras qui prennent la forme de feuilles et de fleurs apportent la guérison et la connaissance.

Noä avait vu plus d'un enfant fiévreux guérir grâce aux feuilles de mapua ou des chasseurs piqués par un serpent survivre grâce à du jus de banane, appelé musa. Quant aux tåuras qui prennent la forme d'animaux, ils protègent les êtres humains et leur donnent du courage quand ceux-ci en ont besoin. Pas plus tard que la semaine dernière, un tåura avait pris la forme d'un requin-citron et avait sauvé un jeune pêcheur de la noyade. Ce dernier était pourtant le meilleur pêcheur de son village, mais certains villageois, jaloux, avaient décidé de se débarrasser de lui. Durant son sommeil, ils étaient entrés dans son faré, l'avaient ligoté avant de le jeter au large avec un gros caillou. Par chance pour lui, son tåura l'avait sauvé en déchirant avec précaution les cordages qui lui liaient les mains et les pieds. Le jeune homme s'était ensuite accroché à l'aileron du requin qui l'avait ramené à vive allure vers le rivage. Le requin avait juré tout haut de déchiqueter le premier homme qui porterait la main sur son protégé. Comme il était capable de mettre cette menace à exécution, personne n'osa le défier.

La mission de Noä était ainsi de veiller sur les lagons, les îles, les êtres humains et leurs tåuras. Elle restait discrète, mais répondait toujours à l'appel d'un villageois ou d'une créature marine en difficulté.

Un jour que Noä revenait des îles sous le vent où on l'avait appelée, car des rafales avaient détruit plusieurs farés, ces jolies maisons sur pilotis, un poisson aux écailles arc-en-ciel la heurta de plein fouet et se confondit aussitôt en excuses. Il avait, dit-il, perdu ses lunettes quelque part dans les récifs coralliens et il lui était impossible de distinguer quoi que ce soit. Noä l'aida immédiatement à retrouver ses lunettes, qui étaient cachées dans une anémone de mer : elles avaient même, dans leur chute, dérangé des poissons-clowns en pleine fête d'anniversaire. Après s'être excusée auprès de ces derniers, Noä lui proposa de tenir compagnie au poisson-myope et de lui faire découvrir le lagon. Ce dernier lui répondit qu'il acceptait bien volontiers sa compagnie, d'autant plus qu'il ne savait où aller.

En effet, il voyageait à travers le monde depuis plusieurs années déjà, pour en découvrir toutes les beautés sous-marines. Il avait vu l'océan Atlantique et l'océan Indien, en passant par l'océan Arctique. Il avait d'ailleurs rencontré là-bas une formidable sirène, Adélie qui, en compagnie d'un phoque, recollait les morceaux de la banquise qui fondait...

Toute l'après-midi, ils nagèrent côte à côte. Ils rencontrèrent Ma'o le requin et Fai la raie manta, en train d'installer la terrasse de leur restaurant.

Ces derniers invitèrent Noä et le poisson-myope à venir boire un jus de noix de coco en fin de soirée. Honu la tortue avait en effet promis de faire un spectacle de danse ce soir-là. Plus loin, ils discutèrent un bon moment avec une baleine qui répondait au nom de Tahora et qui venait d'accoucher d'un petit baleineau qu'elle avait appelé Raï.

*Ils passèrent ainsi une formidable après-midi à faire la connaissance de toutes les créatures sous-marines de l'archipel.*

*Noä s'étonna de voir que, par moments, le poisson-myope sortait un os de seiche du baluchon qu'il avait accroché à sa nageoire dorsale afin de prendre des notes avec un morceau de corail.*

*Comme promis, en fin de soirée, ils vinrent déguster un délicieux jus de noix de coco au bar du restaurant de Ma'o et de Fai. Noä commença alors à souffler dans son pü. Aussitôt, tous les poissons-perroquets accoururent et commencèrent à chanter avec elle. Puis, ce fut le tour de tous les autres poissons du lagon : les barracudas, comme les dauphins, les poissons Napoléon, comme les poissons-clowns. Puis vinrent en pirogue tous les pêcheurs. Ce fut une grande fête qui commença et dura plusieurs jours.*

*Le poisson-myope décréta alors que lui qui avait parcouru tant d'océans, n'avait jamais vu autant de poissons chanter et danser avec autant de grâce et de brio ; il leur annonça tout de go qu'il voulait dorénavant se consacrer à l'écriture de chansons.*

*Il décida aussi de créer une école de musique, afin d'apprendre à toutes les sirènes à jouer du pü. Lorsque Noä venait, une à deux fois par an, elle était la vedette. Cherchant à imiter son exemple, chacune des élèves s'efforçait de reproduire de la manière la plus mélodieuse le son grave et envoûtant qui accompagnait les chorales de poissons-perroquets. On venait du monde entier pour prendre des leçons de pü ou pour entendre les concerts des élèves du poisson-myope. Ainsi, au fil des années, les pêcheurs devinrent plus sereins et il n'y eut plus aucune rivalité entre les meilleurs et les moins bons pêcheurs, car tous pouvaient faire leur sieste, bercés par le chant des sirènes. L'océan redevint le bien nommé océan Pacifique.*

## Naïa et le dauphin bleu

Lorsque la petite sirène Naïa dut choisir son territoire à la sortie de l'École des sirènes, elle hésita longtemps... Les océans étaient si variés qu'elle avait du mal à choisir. Sa mère avait été sirène dans le nord de l'Atlantique et lui avait raconté que parmi ses ancêtres, il y avait un prince viking. Mais à l'école, on lui avait appris tellement de choses qu'elle avait envie de connaître un autre monde que celui de sa mère. Aussi, elle décida de prendre comme territoire l'océan Atlantique, à la hauteur du détroit de Gibraltar. Elle pourrait ainsi profiter de nombreuses cultures terrestres ou sous-marines, comme celles de la mer Méditerranée, qui s'ouvre sur le grand océan. Elle pourrait aussi, tous les jours, choisir entre un thé à la bergamote chez les sirènes anglaises, qui vivent autour du rocher de Gibraltar, un thé à la menthe agrémenté de cornes de gazelle à Tanger avec les sirènes marocaines ou encore un gaspacho avec les sirènes andalouses qui dansent et chantent le flamenco.

Elle sympathisa aussi très vite avec tous les dauphins du détroit. L'un d'entre eux l'intriguait tout particulièrement. Il était un peu plus bleuté que les autres et s'éloignait régulièrement de ses compagnons. Un jour, elle le suivit et découvrit qu'il plongeait régulièrement à un certain endroit pour vérifier si un gros coquillage, formant comme un petit coffre, était toujours là. Il l'ouvrait avec son nez et regardait, attendri, son contenu : des os de seiches griffonnés.

Un jour, elle osa lui demander de quoi il s'agissait.

Il lui raconta alors que c'était une très vieille histoire qu'avait vécue son arrière-arrière-arrière-arrière-grand-père qui l'avait retranscrite sur des os de seiches. Depuis, de père en fils, on conservait précieusement ses écrits.

Tout avait commencé il y a fort, fort, fort longtemps. Comme tous les matins, son arrière-arrière-arrière-arrière-grand-père dauphin allait faire son marché à l'entrée du détroit pour traquer les bancs de sardines dont il raffolait. Des courants

plus chauds les avaient entraînés vers l'intérieur du bassin méditerranéen et, guidé par sa gourmandise, il s'était également laissé entraîner... Tout d'un coup, il s'était retrouvé tout seul au milieu d'une grande étendue bleue. Il pointait son museau à la surface de l'eau dans une spirale d'anneaux infinie, sans parvenir à voir quelque chose. Il tournoyait sur lui-même, plongeait en tous sens pour essayer d'appeler ses amis, mais rien. Il se mit alors à pleurer et entendit, presque en écho, d'autres pleurs. Il tendit l'oreille...

Les sanglots étaient si terribles qu'il en oublia ses propres malheurs et se dirigea vers ce son. Après avoir fait de nombreux sauts, il aperçut au loin une barque avec, à son bord, un homme particulièrement sale et à la barbe hirsute. L'homme pleurait en tenant sa tête entre les mains. Le tapotant de sa nageoire, il lui demanda s'il pouvait lui venir en aide. L'homme releva rapidement la tête et sourit. Il lui dit que cela faisait presque douze ans qu'il essayait de rentrer chez lui.

Douze ans s'étaient écoulés depuis qu'il était allé faire la guerre au nord de la mer que l'on appelait Égée. Il était roi d'Ithaque et avait laissé sa femme, la mère de son jeune fils, gouverner le royaume à sa place. Il lui raconta également comment il avait perdu tout son équipage et les terribles épreuves qu'il avait dû affronter.

Le dauphin avait été bouleversé par cette histoire. « Quelle odyssee ! » s'était-il exclamé. L'homme lui avait répondu que c'était peut-être

sa destinée dans la mesure où il avait pour nom « Ulysse », qui se dit

« Odysseus » en grec.

Le dauphin dit alors à Naïa que son arrière-arrière-arrière-arrière-grand-père s'était empressé de raconter cette longue histoire à un banc de poissons qui passait par-là pour qu'ils lui indiquent la direction d'Ithaque. Mais ces derniers ne connaissaient pas cette ville. Il en fit de même avec une famille de tortues qui, elle, sut l'orienter.

Il décida alors d'accrocher à son museau une corde qui traînait de la petite barque car l'homme était trop épuisé pour continuer à ramer et prit la direction du Nord-Est, comme l'avaient indiqué les tortues. Quelques jours plus tard, ils arrivèrent près des îles de la mer Ionienne. L'homme était ému et plein de gratitude. Il remercia son guide et se mit à ramer à toute vitesse pour aller retrouver sa famille.

*Cette rencontre avait tant bouleversé l'arrière-arrière-arrière-arrière-grand-père du dauphin qu'il avait décidé de la retranscrire sous forme de poème. Il avait alors plongé pour chercher une longue branche de corail et sur les os de seiches qu'il trouvait, il commença à écrire un long poème racontant cette « odyssée ».*

*« Depuis, le récit est conservé dans ce grand coquillage. Et ainsi, une fois par an, j'ouvre le coquillage et je récite ce long poème, l'histoire d'Ulysse, aux petits sars, aux sardines, aux dorades et même aux murènes » confia le dauphin à la sirène.*

*Aussitôt, Naïa lui demanda de lui lire, à elle aussi, ce poème. Mais Odet, le dauphin, lui répondit que c'était impossible car les seules personnes à qui il ne pouvait raconter cette histoire étaient les sirènes. « Et pourquoi ? » demanda Naïa, très vexée.*

*Le dauphin lui répondit alors : « Car la mésaventure d'Ulysse est la conséquence directe du pouvoir que peuvent avoir les sirènes. Elles l'ont envoûté par leurs chants et c'est pour cela qu'il s'est égaré pendant douze années. On ne veut donc pas, nous les poissons, les mammifères marins, les coquillages et même les coraux, que tu cherches à séduire les hommes pour les perdre. On ne veut pas que tu découvres ce pouvoir que tu peux avoir sur eux.*

*On veut que tu nous protèges, nous qui sommes le monde aquatique vivant. Tu vois bien que les hommes nous font du mal. Sous prétexte qu'ils ne voient pas jusqu'au fond des mers, ils y jettent tout et n'importe quoi. Tu vois bien, chaque année, le nombre de nos familles qui disparaissent, car leurs membres meurent ou tombent malades. Nous avons besoin de toi pour que tu ailles au plus tôt prendre la parole au Congrès des Mers Unies, aux côtés d'Adélie, la sirène des terres de glace, pour expliquer que ce que les hommes font sur sa banquise est aussi grave que lorsqu'ils jettent des ordures dans l'eau. Si tu dois les séduire avec tes chants, ce sera pour nous protéger et les conduire dans la bonne direction, comme mon aïeul l'avait fait pour Ulysse.*

*C'est là ta mission de sirène ».*

## Indye, la sirène de l'océan Indien

Indye était née de l'écume des mers, entre l'océan Indien et l'océan Atlantique, là où de longues algues flottent à la surface de l'eau, en ce lieu que les hommes appellent le cap de Bonne Espérance.

Moïa, qui l'avait élevée, y était arrivée il y a fort longtemps, accrochée à la proue de l'un des premiers bateaux à voile qui partaient à la découverte des nouveaux territoires, vers le soleil levant. Par un jour de grande tempête, le bateau dont Moïa était la figure de proue, s'était échoué sur des rochers, au pied de la montagne que l'on appelle la Table. Reprenant une forme vivante, Moïa avait pris goût à cette eau, agitée par les courants des deux océans qui s'affrontaient sans répit. Rien ne lui plaisait tant que de jouer avec les longues algues qui bordent ses rivages et de s'en parer.

Au fil des années, Moïa avait vu évoluer les bateaux et leur vitesse. La forme des coques s'était élancée, la silhouette des gréements s'était affinée, le dessin des voiles était devenu plus triangulaire. Dans le sens aller, lorsqu'ils se dirigeaient vers l'Est, c'est-à-dire de la droite vers la gauche, les bateaux flottaient haut sur la mer, mais quand Moïa les voyait revenir par la gauche, chargés jusqu'à ras bord, l'eau arrivait à la hauteur des hublots. Souvent se diffusait alors de leur cale une douce odeur d'épices qui embaumait l'air pendant plusieurs jours. Parfois, les senteurs de girofle dominaient, parfois c'était l'odeur de la muscade mêlée à celle de la cannelle. Moïa apprit ainsi qu'elle était sur La Route des Épices®\*.

Quand Indye naquit, les bateaux à voile commençaient à se faire de plus en plus rares. Leur proue n'arborait d'ailleurs plus de sirène protectrice et leur coque noire fendait l'eau si vite qu'il fallait surtout faire attention à ne pas se trouver sur leur passage. Avec Moïa, elles ne pouvaient plus faire la conversation aux marins en nageant durant quelques milles le long de leurs bateaux.

Un jour, alors qu'Indye et Moïa s'amusaient avec des dauphins, elles virent un bateau dont la coque ressemblait à une baleine. Piquées par la curiosité, elles avaient plongé pour l'observer d'un peu plus près. À travers une grande baie vitrée, elles avaient aperçu des hommes qui admiraient les fonds sous-marins, se frayant rapidement un chemin dans le labyrinthe formé par les falaises sous-marines... L'un d'entre eux y jouait même du piano.

Avant qu'il ne disparaisse complètement, Indye avait eu le temps de lire, inscrit en lettres d'or sur la coque du bateau, le curieux nom de

« Nautilus ». Cette brève rencontre donna à Indye, le goût de l'aventure et elle décida de partir à la découverte des mondes marins.

Après avoir dit au revoir à Moïa, elle demanda ainsi à ses compagnons de jeu qui voulait l'accompagner dans son aventure et elle n'eut pas besoin d'attendre longtemps. Tout de suite, le plus petit d'entre eux lui proposa d'être son compagnon de voyage, à condition de pouvoir de temps en temps s'accrocher à elle car il n'aurait pas la force d'aller tout seul au bout du monde : c'était son ami Jérôme l'hippocampe. Enchantée, elle accepta sans hésitation la proposition du microscopique cheval de mer et prépara avec lui leurs affaires.

Dans les derniers jours de septembre, juste après l'équinoxe, quand le jour dure autant que la nuit, ils partirent. Parfois, ils nageaient côte à côte mais même en agitant à toute force sa petite nageoire dorsale, Jérôme la ralentissait beaucoup trop. Alors, la plupart du temps, comme Indye l'avait promis, l'hippocampe s'accrochait aux longs cheveux blonds de la sirène qui filait alors à toute allure pour rejoindre les profonds lagons de Madagascar.

Lorsqu'ils arrivèrent au nord de l'île et sortirent le bout du nez de l'eau, ce fut un grand moment d'émotion. Une délicieuse odeur émanait d'étranges fleurs jaunes. « On les appelle Ylang-Ylang », leur dit un dauphin, qui sautait au-dessus de l'eau pour humer lui aussi cette fragrance. « Et si vous attendez quelques semaines, vous sentirez une autre odeur délicieuse : celle des grandes futaies où l'on cultive la vanille, et qui, à la saison de la récolte, embaume l'air de manière irrésistible ».

Quelques jours plus tard, les deux amis quittèrent Madagascar, se laissant porter par les courants. Ils arrivèrent très vite à l'île Bourbon, que l'on appelle depuis l'île de la Réunion. On la remarque de loin lorsque l'on nage car elle domine l'océan Indien avec ses pics rocheux et surtout, son volcan qui se réveille de temps à autre, avec d'impressionnantes projections de lave. Ils firent le tour de l'île mais ne rencontrèrent pas le Nautilus. Ils entrèrent dans un lagon où une

famille de tortues joyeuses les mit en garde contre les requins qui rôdaient dans les passes : « Ils vont vous adorer... comme amuse-bouche », dit, avec un ton malicieux, la plus jeune des tortues à Jérôme. Puis elle ajouta à l'attention d'Indye : « Et toi, tu seras le plat de résistance... naturellement ! ». Par chance, la plus vieille des tortues, qui avait près de 150 ans, était en réalité une gentille fée. Elle proposa à Jérôme, car elle en avait le pouvoir, de le faire grandir afin que sa taille lui permette de bondir au-dessus des vagues et de semer tous les requins qui chercheraient à le croquer.

Jérôme qui avait très peur des requins, accepta sans hésiter et, par un coup de carapace magique, l'hippocampe fut transformé en un grand cheval de mer. Très fier de sa nouvelle allure, Jérôme parcourait le lagon au galop en survolant l'eau, tant sa course était rapide. Il formait d'énormes gerbes lorsqu'il freinait pour rejoindre la bande de tortues et son amie. Maintenant qu'il savait être plus rapide et qu'il était aussi gros qu'un requin, il proposa à Indye d'être sa monture.

Impressionnée par la nouvelle taille de son compagnon, la sirène accepta avec joie. Les tortues, en se regroupant, lui firent un pont flottant qui lui permit de se glisser sur le dos de Jérôme à moitié immergé. Elle s'agrippa au cou de son ami qui partit tel l'éclair. Elle arracha dès qu'elle le put quelques algues de couleur or pour mieux se retenir à son encolure.

Alors qu'ils se tenaient prêts à continuer l'exploration de l'océan Indien, la vieille fée-tortue leur conseilla d'aller vers le Nord-Est, là où il y avait beaucoup de petits îlots au sable très doux et qui sont un véritable paradis. « C'est d'ailleurs là que je vais chaque année pour y pondre mes œufs. On pourra s'y revoir régulièrement si c'est là que vous décidez d'habiter ».

Dès que les premiers rayons du soleil pointèrent à l'horizon, ils prirent ainsi leur cap. Indye voyait défiler les flots à une vitesse invraisemblable et parfois, elle émergeait de l'eau, ce qui permettait de voir d'éventuels dangers ou d'apercevoir au loin les îles et les lagons où il ferait bon y vivre.

Plus ils remontaient vers le nord, plus l'eau devenait douce et chaude. Un jour, au milieu de l'eau, ils découvrirent un récif corallien. Tout autour, ce fut un enchantement. Les poissons qui vivaient là avaient suivi les cours par correspondance d'une école de design. Ils étaient passionnés de mode et ne vivaient que pour rivaliser dans des défilés d'élégance, faisant la part belle aux couleurs les plus vives et les plus excentriques.

Il y en avait des bleus tout petits, ou des jaunes phosphorescents, d'une couleur si intense qu'on ne peut l'imaginer dans le monde terrestre. D'autres poissons, avec

des raies orange, blanches et noires, s'amusaient toute la journée à jouer à cache-cache dans les anémones de mer. D'autres nageaient en tandem et dans un parfait synchronisme. Avec leurs bandes blanches et noires, bordées de jaune, ils semblaient répéter un très joli ballet. Tous étaient si sympathiques et gais que la sirène et l'hippocampe se reposèrent quelques jours avec eux.

Un jour, alors qu'ils exploraient un peu plus loin les jardins de coraux, ils abordèrent une bande de sable. Indye s'y allongea aux côtés de Jérôme. « Quel bonheur ! N'était-ce pas le paradis dont parlait la fée-tortue ! » Ils décidèrent que c'était là dorénavant qu'ils voulaient vivre.

Alors, Indye décida que c'était sur ces îles qu'elle allait organiser le prochain Congrès des sirènes. C'était, en effet, au tour de l'océan Indien d'accueillir les sirènes du monde entier. Afin de donner une idée des plages de sable fin sur lesquelles les sirènes se prélasseraient au soleil, elle imagina une manière originale de rédiger l'invitation officielle : un dessin fait à partir de sables colorés que Jérôme pulvériserait avec son nez. C'est ainsi que naquirent les Sablimage®\* et l'usage pour les sirènes de confectionner ainsi les albums de leurs voyages à travers les océans. L'invitation reçut un accueil enthousiaste et des milliers de sirènes se retrouvèrent à ce congrès.

\*Activité manuelle de l'éditeur avec du sable.